

Préface

Parmi les merveilles de notre patrimoine mondial, il est un certain nombre de villes dont nous pressentons la beauté avant de les avoir vues: leur nom seul suffit à exalter notre imagination.

Ainsi, même si nous n'y sommes jamais allés, lorsque nous entendons prononcer devant nous les noms de Trébizonde, de Louqsor, de Palerme ou de Grenade, c'est tout un trésor de saveurs, de couleurs et de parfums qui s'offre d'emblée à notre désir. La seule consonance de leurs syllabes suscite en nous, par la vertu d'une pure osmose musicale, cet état de réceptivité et d'attente déjà comblée qui est au seuil du bonheur.

J'ai toujours éprouvé une sensation de ce genre devant le nom de Bruges: je me souviens que dans ma petite enfance, déjà, je prenais un plaisir de friandise à me le murmurer à moi-même en m'attardant complaisamment sur le «u» et en adoucissant quelques peu le «g», pour accorder à la ville aimée quelques lettres de noblesse supplémentaires dans le langage des hommes.

C'était le temps où je passais dans la maison de ma grand-mère, près de la porte Maréchale, les longs séjours enchantés que j'ai évoqués dans *La petite Dame en son jardin de Bruges*. Il y a près de trois quarts de siècle de cela, mais j'ai conservé une tendresse intacte pour la cité qui a illuminé ma jeunesse et je continue à prendre intérêt à tout ce qui se publie à son sujet.

Je n'en suis que plus heureux de saluer aujourd'hui la publication du précieux petit guide écrit par Joël Goffin à l'intention des promeneurs amoureux des multiples formes que peut revêtir la beauté. J'avoue que je me suis délecté à errer à sa suite du Béguinage au Palais Gruuthuse, du Quai Vert au Dyver, de l'Hôpital Saint-Jean au Marché aux Poissons sur les pas des écrivains et des peintres qui ont hanté ces lieux.

De très nombreuses citations, choisies avec un constant souci de diversité dans les monuments et les quartiers évoqués, s'inscrivent fort plaisamment en contrepoint du texte, comme pourrait le faire l'accompagnement d'une musique.

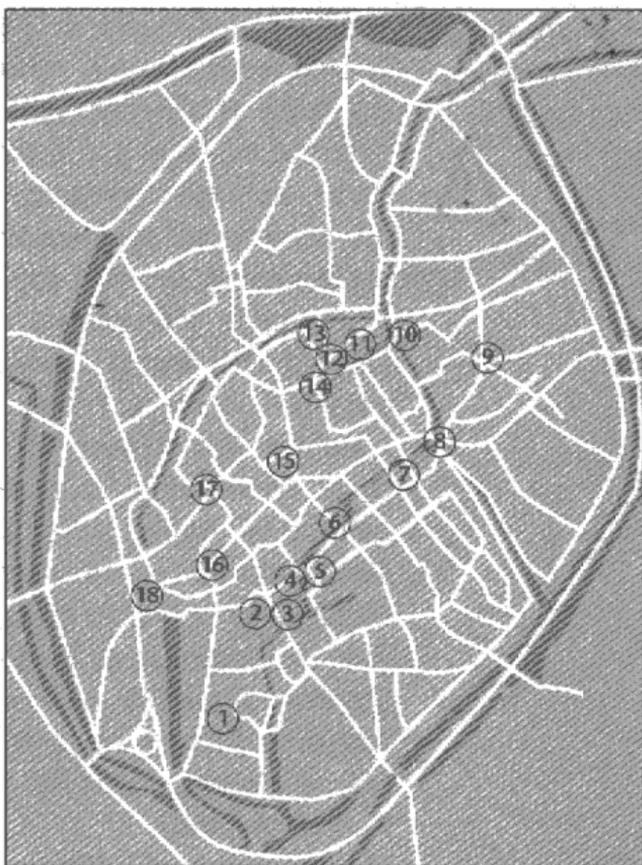
Cinq écrivains de tempérament très contrasté — Rodenbach, Guido Gezelle, Michel de Ghelderode, Marguerite Yourcenar et Charles De Coster — sont les ordonnateurs des cinq promenades qui composent le livre. Mais les dizaines d'écrivains et de peintres — j'en ai dénombré plus de 170 dans l'index onomastique — qui ont également salué les splendeurs de la ville à l'occasion d'un poème, d'un récit, d'un dessin ou d'un tableau, n'en sont pas oubliés pour autant: nous les retrouvons tout au long du livre au gré des hasards de notre flânerie, au quai du Rosaire, devant l'hôtel Bladelin, à l'angle de la place Jean Van Eyck, ou au pied du clocher de l'église Notre-Dame.

Je croyais bien connaître la plupart des textes consacrés à Bruges avant d'ouvrir le petit volume de Joël Goffin: certaines des citations qu'il nous propose figurent depuis longtemps dans mon anthologie personnelle. Mais il a quelquefois réussi à me surprendre, et je lui dois quelques ravissantes découvertes.

Tel quel, son guide, qui est un recensement attentif de la prestigieuse «histoire littéraire» de Bruges, constitue pour tous les curieux des pèlerinages de l'art et de la pensée un excellent instrument de prospection, mais c'est aussi, et surtout, un livre de plaisir où les sortilèges que la ville a exercés à travers les siècles sur de célèbres promeneurs étincellent comme des bijoux.

Charles Bertin
Mars 1999

1. Lac d'Amour et Béguinage.
2. Hôpital Saint-Jean
3. Notre-Dame
4. Hôtel Gruuthuse
5. Pont Saint-Boniface
6. Dyver et Quai du Rosaire
7. Quai Vert
8. Maison de Fernand Khnopff
9. Église de Jérusalem
10. Maison du Dr De Meyer
11. Quai du Miroir
12. Jan Van Eyckplein
13. Le Journal de Bruges - Woensdagmarkt
14. Maison paternelle
15. Grand-Place - Beffroi
16. Cathédrale Saint-Sauveur
17. Hôtel du Grand Sablon
18. Le Zand



Tournaisien de naissance, **Georges Rodenbach** (1855-1898) passe une enfance morose à Gand où il s'initie à la poésie des canaux, des beffrois et d'un moyen âge idéal... Son cousin n'est autre que le poète nationaliste flamand **Albrecht Rodenbach** (1856-1880).

Après de brillantes études de droit, le dandy Georges Rodenbach s'installe à Bruxelles où, avec Max Waller, il enflamme *La Jeune Belgique*. La revue d'avant-garde s'est donné pour mission de traquer les «vieilles perruques de la Littérature».

Monté à Paris en 1888, Georges Rodenbach (et Bruges, serait-on tenté de dire) devient célèbre du jour au lendemain grâce à *Bruges-la-Morte* (1892) publié tour à tour dans *Le Figaro* et *Le Journal de Bruges*. En un siècle, le roman a fait l'objet d'adaptations dans tous les domaines artistiques. Retenons en particulier l'opéra de **Korngold**, *Die tote Stadt*.

Selon Ana Gonzalez Salvador, *Vertigo* (Sueurs froides), le célèbre film d'Alfred Hitchcock,

l'église Notre-Dame chère à Rodenbach.

ON?

Bruges
A

le 
d «Le gris du ciel
du Nord dans
mon âme est
resté.»

Georges
Rodénbach



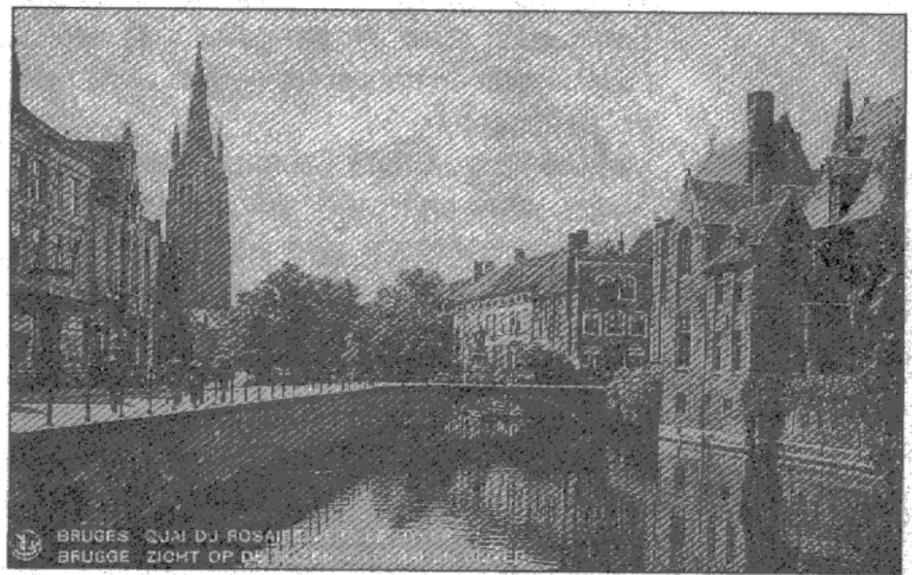
serait un démarquage de *Bruges-la-Morte*. Le récit conte l'histoire d'Hugues Viane, homme faible et névrosé, veuf inconsolable, qui s'est fixé au Quai du Rosaire. Il y mène avec Barbe, sa pieuse servante, une vie calme et retirée, cultivant soigneusement sa douleur et ses souvenirs. Ce n'est pas au hasard qu'il a choisi cette ville. Personnage principal et omniprésent, Bruges s'associe à son chagrin, s'assimile même à l'épouse morte. Un soir, sortant de Notre-Dame, Hugues rencontre une jeune femme dont la ressemblance avec la défunte le frappe de stupeur. Une liaison s'ensuivra au grand scandale d'une cité moralisante. Le récit se termine en tragédie sur fond de Procession du Saint-Sang.

Stéphane Mallarmé, qui le reçoit rue de Rome, **Alphonse Daudet**, **Auguste Rodin** et le jeune **Marcel Proust**, comptent parmi les inconditionnels du poète.

Malade depuis de longues années, Georges Rodénbach trouve encore la force d'écrire *Le Carillonneur* (1897) que le succès de *Bruges-la-Morte* continue d'occulter de nos jours. Le soir de Noël 1898, le poète meurt à 43 ans d'une banale appendicite. Le chantre de Bruges est inhumé au Père-Lachaise.

La maison de
Bruges-la-Morte
(à droite)

Très vite, un comité Rodénbach, sous la conduite d'**Émile Verhaeren**, propose à la ville de



BRUGES QUAI DU ROSAIRE
BRUGGE ZICHT OP DE KATEDRAAL VAN SINT MARTINUS



Rodenbach à
26 ans, par
Armand Heins
(1881)

Bruges un monument pour honorer la mémoire du poète. Le nom d'**Auguste Rodin** est cité. Mais certains milieux catholiques brugeois mènent une campagne sournoise et farouche. Le poète **Guido Gezelle** (1830-1899) rejoint les opposants. Ceux-ci ne voient en Rodenbach qu'un «fransquillon», un «décadent» qui décrit la ville et ses habitants «sous un jour faux et maladif» dans l'unique but de mieux séduire son public parisien.

De guerre lasse, le comité se tournera vers Gand et le sculpteur **Georges Minne**.

Si Georges Rodenbach n'a pas suscité l'École de Bruges dont il rêvait (ses «disciples» diront plus tard que le Maître avait «tout glané sur son passage»), son œuvre a profondément marqué quelques écrivains majeurs de ce siècle. Pensons à *Mort à Venise* de **Thomas Mann** qui reprend le thème de la ville délétère et envoûtante, aux *Neue Gedichte* de **Rainer Maria Rilke**, à l'École crépusculaire italienne, (**Lionello Fiumi** et **Marino Moretti**), à l'univers de **Ghelderode**. Dans son adolescence, **Constantin Cavafy**, le poète d'Alexandrie, a traduit des poèmes de Rodenbach. Plus étonnant encore, **Yukio Mishima**, peu avant son suicide spectaculaire, aurait achevé la relecture de *Bruges-la-Morte*.

Dans les années trente, **Maxence Van der Meersch** a écrit *Maria, fille de Flandre*, qui reprend là plupart des thèmes favoris de Rodenbach.

Tout récemment, dans *L'amour même*, la Française **Sylvie Doizelet** a imaginé une suite à *Bruges-la-Morte*. Hugues Viane se remarie avec une certaine Bella qui lui rappelle en tous points Jane Scott, l'aguichante actrice du récit de Rodenbach.

Selon **Jacques De Decker**, cet ultime (?) avatar d'un mythe littéraire fournirait la «réponse féminine à l'intranquillité de Rodenbach, qui ne se déprend jamais du souvenir et en tire une incapacité foncière de vivre».

LAC D'AMOUR
ET BEGUINAGE

Le Béguinage et son Lac d'Amour, ce «reposoir de la lune», étaient l'objet d'une grande vénération de la part de Georges Rodenbach. Écoutons le poète : [Minnewater] un nom aux résonances exquises, «le lac d'amour», a-t-on traduit, mais mieux que cela : l'eau où l'on aime !»

Les hôtes taciturnes de l'ancien bassin intérieur de la ville ont inspiré au poète ce tableau intimiste :

« [Le] Cygne blanc, argentant l'ennui des mornes villes,

[Qui] hérisse parfois dans les canaux tranquilles

Son candide duvet tout impressionnable ;
Puis, quand tombe le soir, cargué comme les voiles,

Dédaignant le voyage et la mer navigable
Sommeille, l'aile close, en couvant des étoiles !»

Stefan Zweig (1881-1942), qui a visité Bruges en 1906 à l'instigation de son ami Émile Verhaeren, a lui aussi médité au bord du Lac d'Amour :

«C'est là un étang aux eaux sombres et immobiles sur la rive duquel s'appuie, pareille à un veilleur endormi, une tour ronde et obscure. Le ciel semble se reposer dans ses flots noirs, et des nuages blancs le survolent, tels des messagers du paradis. Quelle solennité, quelle majesté l'amour doit revêtir aux yeux de ces gens pour qu'ils aient attribué un tel nom à ce cadre rêveur et séraphique !»

Coté nord du lac, sur la berge désertée par les touristes, le massif d'arbres cache un espace vert d'un romantisme exquis : échiquier géant, cours d'eau assoupi et pavillon renaissance sont au rendez-vous des audacieux. Les lanternes ajoutent une touche de poésie à la Paul Delvaux. Selon **Georges Rodenbach**, toujours tenté de

A «voir»

donner vie aux objets familiers :

*«Le réverbère est seul sous le grand ciel.
Et il voit que, là-bas,
D'autres feux tremblent,
Étoiles qui jamais ne se rassemblent,
Seules comme lui
Dans un éternel célibat.»*

Se dirigeant vers le Béguinage, on découvre le buste de **Maurits Sabbe** (1873-1938), près de la Maison éclusière. Ce romancier flamand a écrit trois ouvrages d'inspiration brugeoise: *Aan 't Minnewater*, ensemble de récits populaires parus en 1898, *De filosoof van 't Sashuis* et *Een mei van vroomheid*. Sa vision de la ville prend le contre-pied de *Bruges-la-Morte* en décrivant l'univers des petites gens et des personnages pittoresques qui animent la ville qui lui est chère.

L'écrivain **Charles d'Ydewalle** (1901-1985), auteur de *Enfances en Flandre*, *La Bruyère de Saint-André* et *Ma Flandre que voici*, où il parle abondamment de Bruges, a occupé un temps la Maison éclusière: «Il est d'une importance vitale pour chacun de trouver un endroit qui constitue un refuge contre l'actualité scandaleuse et despotique.» C'est ce que pensait l'écrivain néerlandais **Jan Greshoff** (1888-1971), qui a souvent résidé dans un hôtel néo-gothique qui se mirait dans le Lac d'Amour.

Devant la Maison éclusière, le poète **Sébastien Lise** donne ce conseil à l'aube du prochain millénaire :

*«Retourne à Bruges
au Lac d'Amour
le seul refuge
au dernier jour
du lent déluge»*

Fasciné par le personnage de la béguine, qui a «moins l'air de marcher que de glisser», et que le poète assimile aux «cygnes blancs des longs

A ou

«En plein midi,
j'ai quelquefois
traversé six rues
sans voir deux
hommes.»

Hippolyte Taine

canaux», Georges Rodenbach lui a consacré un recueil de nouvelles tout en nuances, *Musée des Béguines*.

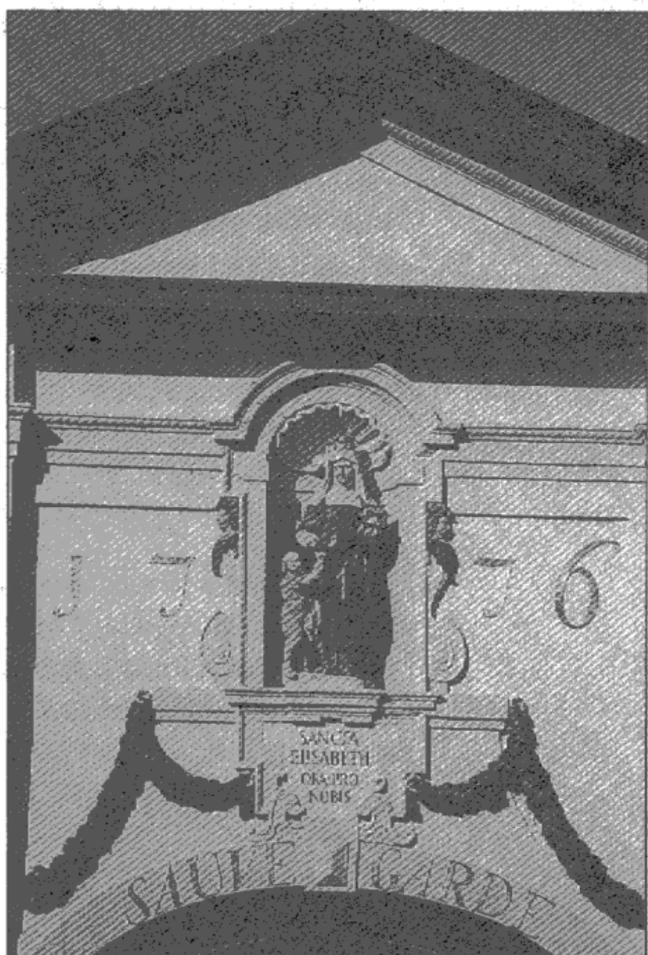
Près de l'ancienne demeure de la Grande Demoiselle, côté gauche en entrant, la ville a installé un musée retraçant la vie de la communauté et l'histoire de la dentelle qui émerveillait Rodenbach. Celui-ci la comparait à des «miracles blancs opérés comme un jeu : toile d'une araignée invisible ourdissant un réseau où se prennent des étoiles ; plan qui semble confus et tout à coup aboutissant, par ces grésils de linge accumulés, à une parure en filigrane toute ciselée. Et il conclut : «N'est-ce pas un bijou silencieux que la dentelle ?»

En 1894, un Belge est joué pour la première fois à la Comédie-Française. *Le Voile* de Rodenbach ne fera qu'accroître la vogue parisienne pour la cité du Nord. On dit que pour habiller la béguine, leitmotiv de la pièce, Rodenbach aurait commandé à Bruges un carreau de dentellière et fait confectionner par le couturier même du béguinage un vêtement en tous points conforme.

Dans la chapelle du Béguinage, les bénédictines qui ont remplacé les béguines en 1927 chantent encore certains offices. Saisi par le démon de l'analogie cher à Mallarmé, Georges Rodenbach se prend à songer que leur «chant unanime s'élabore ainsi qu'une dentelle, frêle, mais aérien aussi, et naissant presque de l'air nu, comme un miracle. [...] Les Sœurs juxtaposent leurs naïfs solfèges, combinent les fils épars de leurs voix sur le velours sombre de l'orgue. Chacune inocule sa fleur dans la trame, collabore au point vocal qui note à note se module, jusqu'à ce qu'enfin, sur le velours sombre de l'orgue, s'ajoure le cantique en dentelle totale.»

Dans *Neue Gedichte* de Rainer Maria Rilke (1875-1926), on peut lire un poème intitulé *Béguinage Sainte-Élisabeth, Bruges* traduit par Lorand Gaspar :

Porche du
Béguinage



«La porte haute ne semble retenir
personne,
le pont est ouvert à tous vents,
mais toutes se tiennent en sécurité
dans la vieille cour aux ormes et ne
sortent jamais plus
de leurs maisons, si ce n'est pour prendre
le bout de chemin vers l'église
afin de mieux comprendre pourquoi
il y eut en elles tant d'amour.
Là elles sont à genoux, couvertes de toile
pur fil
toutes se ressemblent, comme si l'image
d'une seule
était mille fois reprise dans le plain-
chant qui profond
et clair
devient miroir contre la brisure des
piliers ;
et leurs voix montent le long du chant

*de plus en plus escarpé et se jettent d'en haut
du dernier mot vers les anges
qui ne les rendent plus.»*

Une seule photographie montre Georges Rodenbach dans la ville qui s'accordait le mieux à sa mélancolie. On le voit au milieu du Béguinage occupé à prendre des notes. Léon Cladel, écrivain régionaliste et grand-père de Dominique Rolin, est probablement un des deux accompagnateurs. Voici comment il aurait perçu sa visite au Béguinage :

«Quand nous fûmes dans l'enclos si mystique, si reposé, Cladel parla un peu moins ; un instant après, il ne parla plus. Le sortilège opérait sur lui. Il nous regarda, stupéfait : — Ah ! quel silence, dit-il. Il m'a vraiment touché ici ! Et il montra son front.»

Et Rilke de poursuivre :

*«Voilà pourquoi celles d'en bas
lorsqu'elles se lèvent
et se retournent, sont silencieuses. Voilà
pourquoi elles s'inclinent en silence et,
faisant un signe à celles qui les
accueillant
leur font signe, elles offrent de l'eau
bénite
qui rafraîchit les fronts et rend les lèvres
livides.»*

*Puis elles retraversent lourdes et
recueillies
le même chemin étroit —
les jeunes tranquilles, les vieilles indécises,
— une vieille traîne un peu en arrière —
elles regagnent leurs maisons qui aussitôt
les recouvrent de silence
et de temps en temps
révèlent entre les ormes
le reflet prude sur une vitre d'un peu de
pure solitude.»*



Maeterlinck, a raconté comment, pour habiller Mélisande et la reine, il s'inspira du «justaucorps blanc et de la longue jupe bleue d'Ursule débarquant à Cologne».

Stefan Zweig s'est longuement attardé dans la chapelle dédiée à Hans Memling :

«Légerement oppressé par la tristesse permanente des rues, je retournai les voir, afin de savourer à travers leur grâce pleine de fraîcheur et leur profonde pureté ce parfum de printemps qu'il semble impossible de trouver dans cette ville. Ils sont tous ensemble dans une petite pièce — bien plus impressionnants réunis ainsi qu'exposés dans la galerie des primitifs — rai de lumière trouant le suaire étendu sur la cité. On ne sait auquel accorder la préférence : la Madone qui tend une pomme à l'enfant Jésus d'un air doux et grave ou bien la si célèbre châsse qui raconte avec une piété encore un peu enfantine la vie de sainte Ursule. Quelle délicatesse devait habiter cette âme d'artiste — une âme semble-t-il proche de celle de l'autre héraut de Bruges, Georges Rodenbach, mais en plus timide, empli de visions suaves et perdues dans l'amour céleste.»

Les érudits pensent que l'Hôtel de Ville et le portail du Paradis jouxtant Notre-Dame (qui inspira Fernand Khnopff) évoquent la silhouette de la célèbre châsse.

NOTRE-DAME

Georges Rodenbach avait une prédilection pour Notre-Dame (O.-L.-Vrouwekerk) dont le chœur en pierres de Tournai lui rappelait peut-être la cathédrale de sa ville natale. Sa sensibilité de poète lui fait dire que le sanctuaire «bondit par blocs à l'assaut de l'air, étage ses contreforts, ses plates-formes, ses vaisseaux, ses arcs-boutants comme des ponts-levis sur le ciel. Ce sont, à l'infini, des accumulations de

bâtisses, des entassements, des enchevêtrements, d'où la tour soudain jaillit comme un cri. Il y a situé le dénouement de *La Vocation* et c'est à la sortie de l'église Notre-Dame qu'il place le moment fatal où Hugues Viane rencontre l'actrice Jane Scott, sosie de son épouse défunte.

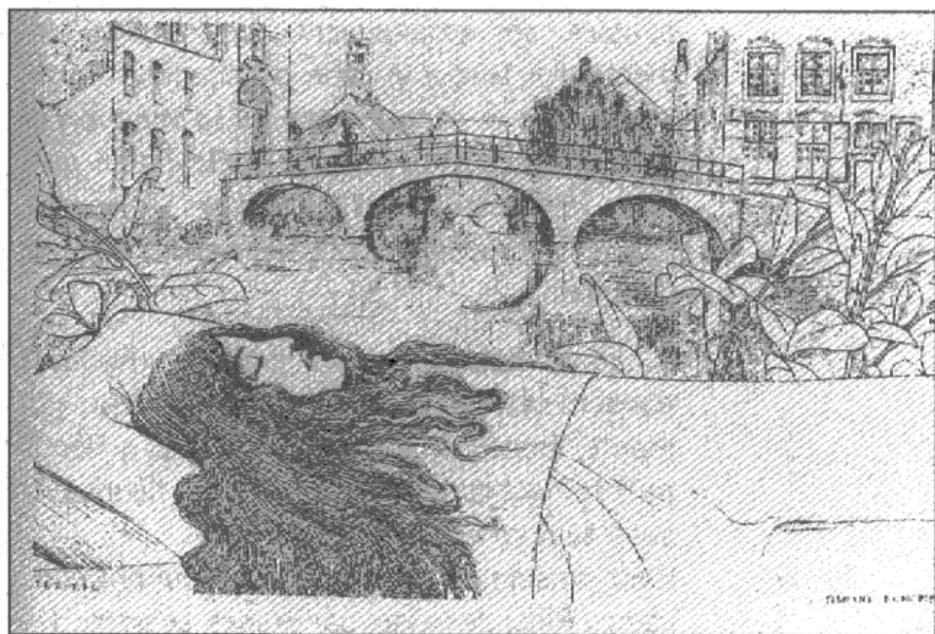
Évoquant Notre-Dame et le Beffroi, Rodin a transcrit cette vision digne d'un sculpteur : «Ça monte, monte, et puis ça commence à fleurir tout en haut comme les rochers qui fleurissent aussi tout en haut».

C'est sans doute lui et Verhaeren qui ont convaincu Rilke de passer par Bruges. Le poète des *Neue Gedichte*, qui était le secrétaire de Rodin à Paris, fut saisi d'admiration devant les tombeaux de Charles le Téméraire et de sa fille Marie de Bourgogne. Dans *Les Cahiers de Malte Laurids Brigge*, Rilke a d'ailleurs composé une page émouvante sur la longue recherche du cadavre du duc de Bourgogne dans les marécages enneigés de Nancy.

Georges Rodenbach met dans la bouche de Hugues Viane, le veuf inconsolé de *Bruges-la-Morte*, cette méditation sur la fragilité de la destinée humaine :

«Le néant de la vie s'éclairait par la consolante vision de l'amour se perpétuant dans la mort [...] Comme ils étaient émouvants ! Elle surtout, la douce princesse, les doigts juxtaposés, la tête sur un coussin, en robe de cuivre, les pieds appuyés à un chien symbolisant la fidélité, toute rigide sur l'entablement du sarcophage. Ainsi sa morte reposait à jamais sur son âme noire. Et le temps viendrait aussi où il s'allongerait à son tour comme le duc Charles et reposerait auprès d'elle.»

Selon François Vermeulen, Maurice Barrès (1862-1923) aurait eu son attention attirée par le gisant de marbre noir qui se trouve à



Frontispice de
Fernand Khnopff
pour *Bruges-la-
Morte*

droite de la madone de Michel Ange. On peut en effet y voir Adrien de Haveskerke entouré de ses deux épouses. Cette vision romantique aurait fourni à Barrès l'idée de son récit *Les deux femmes du Bourgeois de Bruges* paru dans le recueil *Du Sang, de la Volupté et de la Mort*.

Dans sa nouvelle brugeoise, Barrès oppose, non sans cliché, la quiétude du Nord à la passion du Midi. C'était également la façon de voir de la trépidante comtesse **Anna de Noailles** (1876-1933) qui opérait une distinction entre :

*«Ceux qui n'ont contemplé que les blés et
les vignes
Croissant tardivement sous des cieux
incertains,
Qui n'ont vu que la blanche indolence des
cygnes
Que Bruges fait flotter dans ses brumeux
matins.»*

et ceux qui ont connu les langueurs voluptueuses de l'Orient.

Son récit *La Domination* (1905) se déroule en partie en Flandre. Par la voix de son héros, Anna de Noailles, qui visiblement s'est copieusement ennuyée à Bruges, s'écrie : «Ne

voyez-vous pas que le béguinage est dans toute votre ville?»

Sur la façade extérieure de Notre-Dame, on peut encore voir de nos jours «les grands papiers funéraires, faire-part publics, qu'on affiche selon la coutume, pour annoncer le service comme un spectacle». Ce qui fait dire à Georges Rodenbach que «le nom du défunt y éclate, en vedette».

Sur le bas-côté, on découvre une pierre tombale rongée par le temps (la troisième en partant de l'entrée) de la famille **Khnopff** qui sera évoquée plus loin.

Dans *Les Brouillards de Bruges*, Daniel Gillès (1917-1981), Brugeois de souche, rapporte un fait divers révélateur d'une certaine mentalité provinciale:

«Ce matin, j'ai [Danièle] accompagné ma belle-mère à un enterrement. L'«oncle» Max, qui fuit systématiquement tout ce qui lui rappelle la mort, mais qui sait aussi l'importance qu'on lui accorde en province, se fait d'habitude représenter aux services funèbres par sa femme. Celle-ci endosse pour la circonstance un vieux manteau noir, tellement verdi que Julia elle-même n'en voudrait plus. Pour échapper à une corvée, Guy ici encore se sert de l'exemple de son père et lui aussi me délègue souvent à sa place. Je dois d'ailleurs reconnaître que c'est là une pratique courante à Bruges et qu'aux enterrements, à part les quelques amateurs fanatiques que l'on est sûr d'y retrouver toujours, on n'y voit guère que des femmes.»

Daniel Gillès poursuit son autopsie des mœurs brugeoises:

«Le service, ralenti par une interminable offrande qui devait permettre à tous les fidèles de se voir et de se saluer, s'éter-

tout
Gillis
teindre

nisa. Ma belle-mère s'impatientait, s'asseyait et se relevait, en pestant contre l'inconfort des sièges. Moi qui aime le bercement mélancolique et sans fin des orgues, je ne trouvais pas le temps long; mon rêve allait se perdre dans les vitraux qui, frappés par le soleil, vibraient, dans la nef sombre, de tous leurs ors, de tous leur sang. N'eussent été les relents de naphthaline du manteau de ma voisine, je me serais même trouvée très bien.»

HÔTEL
GRUUTHUSE

«L'esthétique des villes est essentielle. Si tout paysage est un état d'âme, comme on a dit, c'est plus vrai encore pour un paysage de ville. Les âmes des habitants sont conformes à leur cité. Un phénomène d'un genre analogue se produit pour certaines femmes qui, durant la grossesse, s'entourent d'objets harmonieux, de statues calmes, de jardins clairs, de bibelots subtils, afin que l'enfant futur s'en influence et soit beau. De même on ne conçoit pas un génie originaire d'ailleurs que d'une ville magnifique». Georges Rodenbach n'a pas été le premier à plaider pour la rénovation de la ville hanséatique. La colonie anglaise avait déjà lancé le mouvement un demi-siècle auparavant. Cependant Joris Borluut, le carillonneur, qui est également l'architecte de la ville — Louis Delacenserie, qui a restauré l'Hôtel Gruuthuse, lui aurait servi de modèle — avance une théorie mystique sur le sujet :

«Il y a des analogies mystérieuses. Un rythme conduit l'Univers. Les destinées s'harmonisent. Quand la maison est bâtie, vient l'hôte qu'elle mérite et qui devait venir. Ainsi quand le palais de la Gruuthuus était un mendiant, las des longs chemins de l'histoire, assis au bord d'un quai de Bruges, il ne connut que les pauvres, ceux qui lui ressemblaient. On en avait fait le Mont-de-Piété.

Au contraire, dès que le Palais, comme touché par un magicien, redevint lui-même, sa destinée changea. À ce moment, mourut une vieille douairière qui légua, pour y être conservée et exposée, une merveilleuse collection de point de Bruges. Le Palais étant maintenant une dentelle de pierre, il fallait qu'il devînt un musée de dentelles. Attirance mystérieuse ! Tout correspond. On se mérite à soi-même ce qui advient. Et les événements s'accomplissent, selon qu'on a fait son âme. [...] Ce sont les belles villes, sans doute, qui font les âmes belles».

La remarquable étude *Une ville fait peau neuve* qui fait le point sur 111 années de restaurations artistiques à Bruges (1877-1988) rend justice à un Rodenbach soucieux de préservation du patrimoine brugeois, même si l'idée de Ville-Musée que celui-ci défendit témoignait d'un conservatisme exagéré.

Dès le début des années 1880, **Émile Verhaeren** (1855-1916) déplorait toute tentative de modernisation. Il visait plus précisément le projet néo-gothique de la nouvelle gare. Cela mis à part, le poète de *Toute la Flandre* était plutôt indifférent aux trésors artistiques de Bruges. Il recherchait avant tout une atmosphère recueillie dont son tempérament névrosé avait grand besoin :

«Alors si vous le voulez bien, je vous montrerai le Quai vert avec ses bords renversés dans les flots calmes, et d'autres aussi où les marronniers, les hêtres, les saules et les frênes débordent par dessus les murailles et pendent dans l'eau, longs et miroitants comme des queues de paon. Et de grands murs rongés, avec une vieille ogive encastrée dans la pierraille ou quelque cintre roman qui ressemble à un arc tordu par

un archer invisible. Et des cygnes reposant comme des barques blanches parmi des nénuphars blancs. Et des lavandières en costume d'antan, qui trempent leurs linges d'argent dans l'or ensoleillé de l'eau. Et de vieux ponts voûtés et noirs comme des tunnels, et des arcades d'où le lierre tombe encadrant une dentellière en bonnet clair, et des angles de rue piquée de lanternes sonnante au vent un concert de verre et de ferraille, et des toits impossibles, des fenêtres sinistres, des balcons dégringolants, des portes louches avec des serrures ouvragées et compliquées comme un entortillement de reptiles...»

PONT SAINT-
BONIFACE

S'il ne date que de 1910, le pont Saint-Boniface fait office pour tous les amants du monde de pont des soupirs. Georges Rodenbach aurait certainement apprécié cet endroit plus romantique que nature :

*Oh ! les vieux quais dormants
dans le soir solennel
Sentant passer soudain sur leurs
faces de pierre
Les baisers et l'adieu glacé de la rivière
Qui s'en va tout là-bas sous les ponts
en tunnel.*

*Oh ! les canaux bleuis à l'heure
où l'on allume
Les lanternes, canaux regardés
des amants
Qui devant l'eau qui passe échangent
des serments
En entendant gémir des cloches
dans la brume.*

*Tout agonise et tout se tait :
on n'entend plus
Qu'un très mélancolique air de flûte
qui pleure,
Seul, dans quelque invisible*

*et noirâtre demeure
Où le joueur s'accoude
aux châssis vermoulus.*

*Et l'on devine au loin le musicien
sombre,*

*Pauvre, morne, qui joue au bord
croulant des toits ;*

*La tristesse du soir a passé
dans ses doigts,*

*Et dans sa flûte à trous
il fait chanter de l'ombre.*

Par la Groeningestraat, on pénètre dans le musée du même nom. La dernière partie de *Bruges la vive* de **Dominique Rolin** propose une visite guidée originale du temple des «Primitifs flamands» (en fait, des peintres bourguignons) mais c'est encore l'auteur de *Bruges-la-Morte* qui nous en donne la clé :

*Ce n'est qu'à Bruges qu'on peut bien
comprendre les Primitifs flamands. C'est
là seulement qu'il faudrait les voir.*

*Imaginez Bruges rassemblant son or et
ses efforts pour arriver avec l'appui de
l'État, à posséder tous les tableaux qui
sont en Belgique de van Eyck, le Royal,
et de Memling, l'Angélique... [...]*

Pont Saint-
Boniface : tout
paysage est un
état d'âme...



Bruges deviendrait ainsi un but de pèlerinage pour l'élite de l'humanité; on y irait, quelques jours de l'an, mais de partout alors, des bouts de l'Univers, comme à un tombeau sacré, le tombeau de l'Art [...]

**DYVER ET QUAI
DU ROSAIRE**

Georges Rodenbach a situé les demeures principales de ses deux romans dans le quartier le plus esthétique (et le plus touristique) de Bruges. Ainsi, la maison du carillonneur se dresse sur le Dyver (probablement au n° 7, actuel Hôtel de Tuilerieën), «avec sa façade noircie, ses hautes fenêtres à petits carreaux, en des châssis de bois, d'un verre verdâtre, couleur du canal qui est en face.»

Dans un poème, le Flamand Willem de Mérode (1887-1939) la surnomme «la demeure aux croisées de cristal».

C'est au même endroit que Marcel Matthijs (1899-1964) a situé l'intrigue de son célèbre roman *Een spook op zolder*. Il est également l'auteur d'un très angoissé *Schaduw over Brugge*, écrit vers 1940, en pleine tourmente.

Quant au héros de *Bruges-la-Morte*, Rodenbach le fait résider au Quai du Rosaire (Rozenhoedkaai). Regardons-le passer, la mine assombrie :

«*Bruges la Morte, comme on dit jusqu'à dix-huit ans.*»

Pierre
Mac Orlan

«*Hugues Viane se disposa à sortir, comme il en avait l'habitude quotidienne à la fin des après-midi. Inoccupé, solitaire, il passait toute la journée dans sa chambre, une vaste pièce au premier étage, dont les fenêtres donnaient sur le quai du Rosaire, au long duquel s'alignait sa maison, mirée dans l'eau.*»

Ce dernier détail donne à entendre que la «Maison espagnole», située à l'angle de la Wollestraat et du Quai du Rosaire, aurait inspiré l'écrivain. D'autant que c'est ici qu'en

1584 Perez de Malvenda dissimula dans un «coffret de plomb» la précieuse relique du Saint-Sang alors que les protestants contrôlaient la ville. Poursuivant l'analogie, signalons que le héros de *Bruges-la-Morte* conserve la chevelure de sa femme dans une chambre-reliquaire et que la procession du Saint-Sang précipite le dénouement tragique du récit ! Une inscription commémorative rédigée par... **Guido Gezelle** et scellée dans la façade en 1892, l'année de la parution de *Bruges-la-Morte*, renforce encore cette séduisante hypothèse.

Dans une lettre à un ami, **Rainer Maria Rilke** confie son admiration pour une Bruges moins éthérée qu'il ne le pensait à première vue :

« Cette ville n'est pas que somnolente, douillette et d'un silence de rêve ; elle n'est pas moins forte, dure et résistante et il suffit de se rappeler Venise perdue dans la pâleur de ses mirages pour constater combien ici les mirages sont frais et dispos. Certes, la ville a ses heures où elle semble se diluer inéluctablement comme une fresque rongée par la lèpre de l'humidité, mais qui la peindrait dans cet état se verrait réfuté par les jours entiers où elle est là, campée dans ses cases, semblable à l'échiquier, pièce serrant pièce, bien burinée, nette et palpable. Ça et là, les couleurs ont passé, mais le modèle se reconnaît partout et le canevas a la solidité des tissus de Flandre ».

Dans son roman *Il Santo*, **Antonio Fogazzaro** (1842-1911) décrit sous un jour inattendu les canaux et les volatiles évanescents qui font cortège aux flâneurs :

« Au quai du Rosaire, on n'apercevait plus les cygnes que, le matin, Noémi y avait vus se pavaner sur le canal et troubler de leur lent sillage les paresseux ».

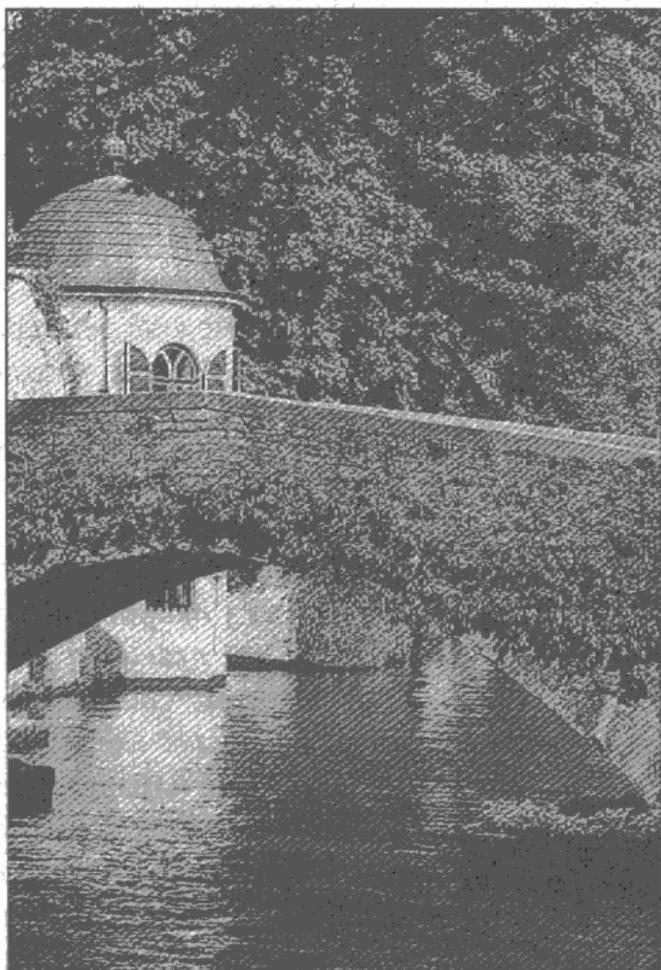
fantômes de ce pêle-mêle de maisons, de mesures, qui, semblables à des bêtes rassasiées, dressent hors de l'eau leurs longues faces aux oreilles pointues et regardent d'un oeil stupide, celles-ci d'un côté, celles-là de l'autre, sous la surveillance de la haute et massive tour des halles. À cette heure, la lune frappait obliquement les maisons, projetait sur les unes les ombres des autres, illuminait les corniches et les pinacles, glorifiait le chapeau pointu de mage chaldéen qui coiffe une vieille tourelle et, au-dessus de tout ce décor, le sublime diadème octogonal de la Tour puissante, mais elle n'atteignait pas l'eau noire...»

QUAI VERT

Arrivant au milieu du Quai Vert (Groenerei), après avoir contourné le Marché aux Poissons, **Camille Mauclair**, auteur du *Charme de Bruges*, a relaté sa rencontre, sur un des plus vieux ponts de la ville (XIII^e siècle), avec le jeune **Émile Verhaeren**, le condisciple de Georges Rodenbach au collège Sainte-Barbe de Gand :

«C'est là que j'ai eu la chance de le rencontrer pour la première fois. Sur le quai Vert il allait lentement, déjà un peu voûté, le grand Flamand aux longues moustaches blondes, au visage ravagé, aux yeux proéminents, bleus et emplis de rêve, — ces yeux de mystiques qu'on voit si admirablement observés dans les masques de donateurs de Van Eyck. Malade, en grand désir d'apaisement pour ses nerfs surmenés, Verhaeren était venu là calmer un orage d'âme et solliciter l'absoute de la solitude. Notre premier entretien, prélude d'une affection brisée trente années après par la plus affreuse des morts, nous l'avons eu sur le parapet d'un vieux pont. Les feuilles

Pont sur le Quai
Vert



*d'automne tombaient autour de nous.
Pensifs, nous regardions passer lente-
ment quelques cygnes dans le reflet des
pignons du Franc. Et, à mi-voix,
Verhaeren scandait des strophes qui
semblaient s'en aller au fil de l'eau avec
les cygnes et les feuilles et rejoindre
le silence sans l'avoir pu troubler.»*

Le poète des *Villes tentaculaires* qui a large-
ment contribué à faire de la Flandre un thème
littéraire a confié quelque part le secret de sa
poésie :

*«Bruges, Anvers, Van Eyck, Rubens : le
mysticisme et la sensualité ont, au cours
de mes jours, formé et développé mon
être. Je sens en moi tantôt dormir, tantôt
s'éveiller cette double force, et c'est elle
qui influença ma vie et mon art.»*

Les canaux de Bruges ont inspiré de splendides poèmes à Georges Rodenbach, tout en prolongements inconscients. Dans *L'Eau et les rêves*, le philosophe Gaston Bachelard estime que les obsessions du poète aboutissent à l'ophélication de toute une ville. Le premier article du *Figaro* que Rodenbach a consacré à Bruges confirme cette analyse. Le parcours initiatique dans la ville idéale se termine par ces mots :

*«Et dans le vaste enclos mystique,
on se trouve comme surpris d'être
seul à survivre à la mort d'alentour ;
peu à peu on subit le lent conseil des
pierres, et j'imagine qu'une âme sai-
gnant d'une cruelle et récente douleur
qui aurait marché dans ce silence sor-
tirait de là avec l'ordre des choses de
ne plus vivre davantage et, au bord du
lac voisin, elle éprouverait ce que di-
sent les fossoyeurs de Shakespeare à
propos d'Ophélie : ce n'est pas elle qui
irait vers l'eau, mais l'eau viendrait au
devant de sa peine !»*

Dix ans après, l'écrivain Stefan Zweig n'a pas résisté à la tentation de comparer les appas de Bruges et de Venise :

*«Il est à vrai dire difficile d'imaginer
quelque chose d'une beauté plus triste
que les canaux de Bruges. Ils offrent
une vision saisissante et ils sont émou-
vants dans leur mutisme. On est bien
loin du romantisme bavard des canaux
de Venise tout bruissants du glissement
des gondoles noires la nuit, avec ses
poignards scintillant au clair de lune,
ses tribunaux secrets, ses portes déro-
bées, ses sérénades en des lieux retirés —
autant d'accessoires défraîchis caracté-
ristiques des nouvelles qu'on écrivait
autour de 1830. Quelques vers de Geor-
ges Rodenbach célèbrent d'une façon si
parfaite leur beauté mélancolique qu'on*

se les récite lentement en marchant, comme s'ils étaient la mélodie tapie au sein de ces eaux sombres et ombragées».

MAISON DE
FERNAND
KHNOFF

«Ces quais de Bruges, combien, dans ma pensive jeunesse, je les ai suivis, confessés, aimés, — avec des coins que j'étais seul à connaître, à consoler, avec des maisons dont les vitres mortes me regardaient!

Et, dans la prison des quais de pierre, l'eau stagnante des canaux où ne passent plus de navires, ni de barques, où rien ne se reflète que l'immobilité des pignons dont les arches décalquées ont l'air d'escaliers de crêpe qui conduisent jusqu'au fond. Et sur les eaux inanimées, des balcons en surplomb, des rampes de bois, des grilles de jardins incultes, des portes mystérieuses, toute une enfilade de choses confuses et déjetées qui sont accroupies au bord de l'eau, avec des airs de mendier, sous des haillons de feuillage et de lierre qui s'effilochent...». **Fernand Khnopff** (1858-1921), le célèbre symboliste qui influença **Gustav Klimt** à ses débuts et qui exécuta le frontispice de *Bruges-la-Morte*, aurait pu écrire ce texte de Rodenbach, lui qui passa son enfance, de 1860 à 1866, au coin du Sint-Annarei et de la Langestraat (actuel Hôtel ter

La grande maison
des Khnopff avec
vue sur le Quai Vert





Fernand Khnopff

«Je crée mon monde et je me promène dedans.»

Fernand Khnopff

Reien), les yeux rivés sur le Quai Vert.

«A Bruges (qui était alors une réelle ville morte, ignorée des visiteurs) s'est passée mon enfance dont je conserve précieusement les souvenirs lointains, mais très précis» devait-il confier sur le tard. Son père, substitut du Procureur du Roi à Bruges, appartenait à une famille de notables de la ville. Marguerite, la sœur admirée, le modèle favori du peintre, est née ici même. Son frère Georges fréquentait assidûment le cercle de *La Jeune Belgique*. C'est sans doute lui et Verhaeren qui ont permis le rapprochement entre le poète gantois et Fernand Khnopff. Ce dandy solitaire, dont la devise «On n'a que soi» résume toute une esthétique, sera marqué à jamais par les quais langoureux de Bruges. Pas moins d'une trentaine d'œuvres, exécutées de mémoire ou d'après photographies, ont pour thème sa ville d'enfance. Adulte, il y reviendra à de très rares reprises, calé au fond d'un fiacre, portant des lunettes noires pour ne pas subir les changements apportés à son décor de rêve. Fervent admirateur des préraphaélites (**William Morris** et **Dante Gabriel Rossetti** ont visité Bruges), il confiera ce paradoxe apparent : «Je n'ai jamais vu et ne verrai jamais les Memling de Bruges.»

L'origine de l'anglomanie de Fernand Khnopff — il était fort lié à **Burne-Jones** — est sans doute à rechercher dans son enfance brugeoise : vers 1860, la ville comptait 1.200 Anglais.

Au milieu du Quai Vert, le promeneur aura peut-être remarqué le pavillon à girouette qui semble veiller l'eau inerte. La maison des Khnopff en possède une réplique. Rodenbach y fait-il allusion en écrivant :

*«Tel canal solitaire, ayant bien renoncé,
Qui rêve au long d'un quai, dans une
ville morte,
Où le vent faible à son isolement
n'apporte*

*Qu'un bruit de girouette, en son cristal
foncé,
S'exalte d'être seul, ô bonne solitude!*

Fernand Khnopff, le peintre de «la vie secrète des choses» qui, par un étrange paradoxe, a rêvé toute sa vie de s'affirmer comme peintre monumental, a vraisemblablement servi de modèle à Rodenbach pour le personnage de Bartholomeus, le confident du carillonneur.

Plus récemment, **Alan Hollinghurst**, auteur de *The folding Star*, s'attarde longuement sur les agissements d'un peintre symboliste belge. **Christian Berg**, dans *Le Monde de Rodenbach*, pense que ce personnage, qui n'a pas de lien direct avec le héros principal, esthète homosexuel descendu à Bruges pour cultiver ses états d'âme, opérerait une synthèse entre Fernand Khnopff et Hugues Viane, figure centrale de *Bruges-la-Morte*.

Le musée Groeninge possède le *Secret-reflet*, une des œuvres les plus énigmatiques de Khnopff.

Dans la Langestraat, accordons-nous un répit à la Brasserie De Goudenboom (entrée Verbrand Nieuwland) qui propose la célèbre Blanche de Bruges et la Triple Bruges. Paul Vanneste est sans doute le plus grand brasseur du monde puisqu'il mesure plus de deux mètres!

ÉGLISE DE JERUSALEM

Ce lieu

Le pèlerin littéraire se rend à l'intérieur de l'église de Jérusalem (on y accède par le Kantcentrum contigu, musée de la dentelle) qui a marqué tous ceux qui l'ont visitée. Dans *Bruges-la-Morte*, Georges Rodenbach contraint Hugues Viane à s'y rendre pour soigner «ses crises de mysticisme» :

«C'est là surtout que se dirigeaient, au couchant, les femmes en mante... Il entraît après elles; les nefs étaient basses; une sorte de crypte. Tout au fond, dans cette chapelle édifée pour l'adoration des



Brugeoises en
mante vers 1900

plaies du Sauveur, un Christ grandeur nature, un Christ au tombeau, livide sous un linceul de fine dentelle. Les femmes en mante allumaient de petits cierges, puis s'éloignaient à pas glissants. Et les cires saignaient un peu. On aurait dit, dans cette ombre, que c'étaient les stigmates de Jésus, se rouvrant, se reprenant à couler, pour laver les fautes de ceux qui venaient là».

Dans le *Rouet des Brumes*, Georges Rodenbach consacre à la famille Adornes, propriétaire du sanctuaire, un très beau récit intitulé *L'Orgueil*. Anselme Adornes et ses seize enfants (!) logeaient dans les bâtiments qui jouxtent l'église. La mort du Téméraire précipita la disgrâce de la famille...

Le quartier Sainte-Anne avoisinant avait préservé un mode de vie traditionnel qui a frappé l'imagination du poète: «Elles sont enseveliées en une grande mante à plis raides dont le capuchon relevé leur cache toute la tête. C'est le costume local: une cloche de drap noir aux balancements mélancoliques, et, là-bas, dans le lointain, on croit entendre agouner leur marche comme un glas».

MAISON DU DR
DE MEYER

Revenant par le Sint-Annarei, on découvre au n° 22 une remarquable demeure rococo du début du XVIII^e siècle. À l'arrière, les jardins donnent sur l'estaminet Viissinghe (voir promenade Ghelderode). Le **docteur De Meyer**, important collectionneur d'œuvres d'art, reçut chez lui la famille Rodenbach mais aussi **Victor Hugo** et **Émile Verhaeren**.

Le poète et Homme d'État **Achiel Van Acker** a résidé à l'angle opposé, au 23a, de 1964 à 1975.

En ce point de Bruges, les canaux dociles semblent se donner rendez-vous pour quelque secrète féerie.

de febr. Dans *La Vocation*, Rodenbach a décrit les réjouissances auxquelles donnaient lieu les canaux gelés, phénomène insolite à Bruges :

« Il y a une vraie kermesse sur la glace : des échoppes où l'on vend du punch, des crêpes ; des enfants qui dansent des rondes en chantant : « Les poissons ont chaud sous le plancher blanc de la glace ; nous avons chaud en courant dessus » ; et des patineurs arrivés de la Hollande voisine, qui se distinguent par un rythme, une cadence alternée, un tangage harmonieux, un art à balancer le corps, à l'abandonner sur une seule jambe et sur chacune tour à tour, comme d'une barque aux deux flancs d'une vague, selon un flux et un reflux du mouvement. Le patinage, pour les Hollandais, est comme une danse ».

QUAI DU MIROIR

Au n° 17, le Quai du Miroir (Spiegelrei) conserve un rare exemple de miroir-espion, singularité qui avait déjà frappé **Nerval**, **Hugo**, **Baudelaire** et Rodenbach.

Dans *La Maison du Sang-Sang*, **Marino Moretti** (1885-1979) évoque cette pratique

apparemment typique de nos contrées :

«Au-dessus des fenêtres, un miroir brille : périscope à l'usage de la rue. Puis c'est encore un pont, puis des murs pâles, rongés par le temps et l'eau : clôture de jardinets bas. Dans ces jardinets, le lierre enchevêtré, la glycine inculte émergent à peine du canal... Des miroirs, encore des miroirs! Chemin faisant, de temps en temps, elle y voit le reflet de son visage et ferme les yeux d'instinct. Elle a l'impression que la ville la pêche au filet, dans ces miroirs, avec sa peine et son secret, cette ville silencieuse et peut-être cancanière qui met des miroirs à ses fenêtres et reste à l'intérieur, limitant sa curiosité au jeu véridique et muet des reflets».

Le peintre **Henri Le Sidaner** (1862-1939) a résidé quelques temps au bord de ce canal idyllique (n° 22). De son séjour, il a rapporté des dizaines de motifs qui égrènent un long chapelet dans une ville propice aux songeries impressionnistes. Ses confrères **Seurat**, **Pissarro**, **Gauguin** et **Toulouse-Lautrec** ont également découvert la palette nuancée qui sommeillait dans la perle du Nord.

JAN VAN
EYCKPLEIN 8

Au bout du Quai du Miroir, le n° 8 de la Jan Van Eyckplein fut la première bâtisse rénovée avec les subsides de la ville. Elle abritait le siège de l'association Les Amis de Bruges présidée par le **Docteur De Winter**, intime de **Michel de Ghelderode**. En 1948, une plaque commémorative en l'honneur de **Georges Rodenbach** (mais aux frais de la famille) a été apposée sur la façade. Était présent, sous un méchant crachin, **Constantin Rodenbach**, le fils du poète (Mallarmé a composé plusieurs pièces de circonstance pour l'enfant que les milieux littéraires parisiens surnommaient... Tintin). L'inscription reprend le premier vers d'un texte

majeur. Pour la première fois, un écrivain s'identifie totalement à la ville élue, au point d'y voir une simple projection de sa sensibilité :

*«O ville, toi ma sœur à qui je suis pareil,
Ville déchue, en proie aux cloches, tous
les deux*

*Nous ne connaissons plus les vaisseaux
hasardeux*

*Tendant comme des seins leurs voiles au
soleil,*

*Comme des seins gonflés par l'amour de
la mer.*

*Nous sommes tous les deux la ville en
deuil qui dort*

*Et n'a plus de vaisseaux parmi son port
amer,*

*Les vaisseaux qui jadis y miraient leurs
flancs d'or;*

*Plus de bruits, de reflets... Les glaives des
roseaux*

*Ont un air de tenir prisonnières les eaux,
Les eaux vides, les eaux veuves, où le
vent seul*

*Circule comme pour les étendre en
linceul...*

*Nous sommes tous les deux la tristesse
d'un port :*

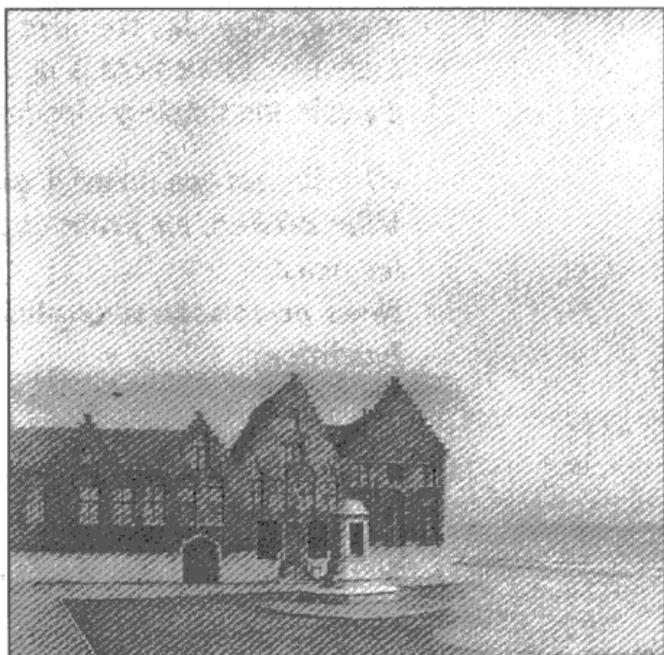
Woensdagmarkt



Bruges. — Place Jean Van Eyck.

L. L. BRON. — 3

La ville
abandonnée
(Fernand Khnopff)



*Toi, ville! toi ma sœur douloureuse qui
n'as
Que du silence et le regret des anciens
mâts;
Moi, dont la vie aussi n'est qu'un grand
canal mort!*

WOENSDAGMARKT

À deux pas se trouve le Woensdagmarkt (Marché du Mercredi). En chemin, dans la Genthof, on admirera une authentique façade en bois du XVI^e siècle. **Fernand Khnopff** a représenté ce lieu isolé dans l'intrigant pastel *La Ville abandonnée*. Annonçant la subversion des images chère à Magritte, il évacue Memling de son socle et représente les flots... léchant le couvent des Sœurs noires (à moins que ce ne soit la mer qui se retire «comme un grand amour»).

P. Christian et **Caroline Popp** animaient *Le Journal de Bruges* au n° 1 de cette même place. Caroline Popp (1808-1891), née à Binche, était tombée amoureuse de la ville médiévale. Cette figure importante du libéralisme en Flandre occidentale a défendu dans ses articles des idées de progrès qui couvraient des notions aussi diverses que la promotion des chemins de fer ou la suppression des octrois. Elle s'est

également préoccupée de mieux faire connaître le littoral belge. C'est encore elle qui soutint le développement de Blankenberghe et qui découvrit la beauté du Coq. Caroline Popp encouragea les débuts de Georges Rodenbach et d'Émile Verhaeren qui animaient de leur plume malicieuse de petites revues balnéaires. Pendant l'été 1884, Rodenbach a même logé chez elle.

En 1867, grâce aux relations de Caroline Popp, **Charles De Coster** (1827-1879) a donné à Bruges une conférence sur Cornelis Adriaensen, prédicateur du XVI^e siècle sévissant au couvent des Frères Mineurs. Ce bon Père aimait confesser puis flageller les belles Brugesaises qui prenaient un peu trop de plaisir à remplir leurs devoirs conjugaux! Le romancier a situé ici même un épisode de sa *Légende d'Ulenspiegel*.

Ghelderode a écrit plusieurs articles pour *Le Journal de Bruges*, titre qui disparut après-guerre.

Dans le prolongement de la Jan Van Eyckplein, se dresse la maison Den Struys. C'était la demeure du grand-père de Georges Rodenbach, chirurgien, professeur et homme politique. Avec son frère, Alexandre Rodenbach, surnommé L'Aveugle de Roulers (son visage austère apparaît sur les étiquettes de la bière du même nom), il fit partie des constituants qui fondèrent le jeune Royaume de Belgique. Leurs noms sont repris sur la vacillante colonne du Congrès à Bruxelles. Le père de Georges Rodenbach est né ici même. C'est lui qui inoculera à son fils la passion de Bruges. Dans une lettre adressée à Arthur Daxhelet, le poète s'est souvenu de ses racines brugeoises: «Il y a de l'atavisme dans les œuvres et l'hérédité ici aussi explique mon amour pour cette Bruges admirable, que je serais heureux d'avoir assurée d'un peu de gloire auprès des esprits artistes de la France».

MAISON
PATERNELLE
Biskajersplein 6

GRAND-PLACE
BEFFROI ET
CARILLON

Prenant la direction du Théâtre et de la Vla-mingstraat (rue Flamande dans le roman) — c'est en sens inverse que Hugues Viane fila discrètement Jane Scott jusqu'au théâtre pour finalement découvrir qu'elle jouait dans *Robert-le-Diable* — le promeneur arrive sur la Grand-Place ornée de son beffroi octogonal, «la couronne de la reine des cités» disait-on jadis. Celui-ci a inspiré à Rodenbach *Le Carillonneur*. Joris Borluut, architecte de la ville de Bruges, qu'il veut transformer en «Porte de l'Art et but de pèlerinage pour l'élite de l'humanité», est élu carillonneur à la suite d'un brillant concours. Peu après, il épouse la fille de son ami l'antiquaire Van Hulle, mais, déçu, il noue bientôt une relation avec sa belle-sœur, la douce et mystique Godelieve. L'opposition infructueuse du carillonneur à Bruges Port-de-mer (le projet de Zeebrugge aboutit peu avant la parution du roman !) le pousse au suicide.

Qui veut connaître la personnalité profonde de Georges Rodenbach et les rapports esthétiques qu'il entretenait avec Bruges doit absolument lire *Le Carillonneur*. Après tout, le héros ne se prénomme-t-il pas Joris, ce qui se traduit par... Georges !

Lors de sa première ascension, arrivé au sommet de la tour, le carillonneur qui se veut «au-dessus de la vie» aperçut «par les hautes vitres, l'immense paysage, la ville gisante, tout en bas, au fond, dans un abîme». Le carillon qui se met en marche pour sonner l'heure inspire à Rodenbach une page d'une grande poésie :

«Ce fut une trépidation prolongée, le prélude du carillon qui sonne automatiquement avant l'heure, actionné par un cylindre de cuivre que des trous carrés percent, ajourent comme une dentelle. Borluut, curieux du mécanisme, se précipita dans la chambre où aboutissent, à ce cylindre, tous les fils de communication des cloches. Borluut regarda, étudia. Il lui semblait voir l'anatomie de la tour.

«L'infini
supplément
d'âme des
villes traversées
de canaux.»

Marcel Proust

Tous les muscles, les nerfs sensitifs étaient à nu. Le beffroi prolongeait en haut, en bas, son vaste corps. Mais ici, se groupaient les organes essentiels, son cœur palpitant qui était le cœur même de la Flandre, dont le carillonneur comptait, en ce moment, les pulsations parmi les rouages séculaires.

La musique s'exalta, brouillée d'être trop proche. Ce fut joyeux cependant comme une aube. Le son courut sur toutes les octaves comme la lumière sur tous les prés. Une petite cloche eut des grisollements d'alouette; d'autres ripostèrent par l'éveil de tous les oiseaux, le frisson de toutes les feuilles. Une basse fut le beuglement profond des bœufs...»

Ernest Feydeau (1821-1873), auteur de *Fanny* et ami intime de Flaubert, a également gravi les escaliers en colimaçon du beffroi afin d'avoir la révélation d'une autre Bruges :

«Quand on est resté quelque temps accoudé au sommet de la tour, une foule de jolis détails que, tout d'abord, on n'avait pas aperçus, vous sautent aux yeux et vous amusent. Ici, c'est une rue large et grise avec ses deux trottoirs de pierrailles sur les côtés, qui file en tournant vers la plaine. Là, ce sont des touffes d'arbres qui frôlent des cheminées sculptées d'où s'échappent lentement de claires fumées bleuâtres. Plus loin, une rivière canalisée, peuplée de joncs et tachetée par des amas de nénuphars, reproduit exactement dans ses eaux, plaquées de lumières, les tourelles carrées à clochetons aigus plantées sur ses bords. Plus loin encore, c'est un pont de pierre, en dos d'âne, qui passe d'une rive à l'autre. Les rues et les canaux s'entrecroisent, plus ténus que les fils dans la rosace d'une toile d'araignée. Le soleil

doux et jaune répand sur le tout des lueurs molles et changeantes...»

En 1887, dans le *Voyage du Horla*, **Guy de Maupassant** survole la ville en ballon avant de se perdre dans les polders...

Dans *Bruges la vive*, **Dominique Rolin** (1913) a goûté la saveur particulière du vent qui balaie la plaine infinie des Flandres :

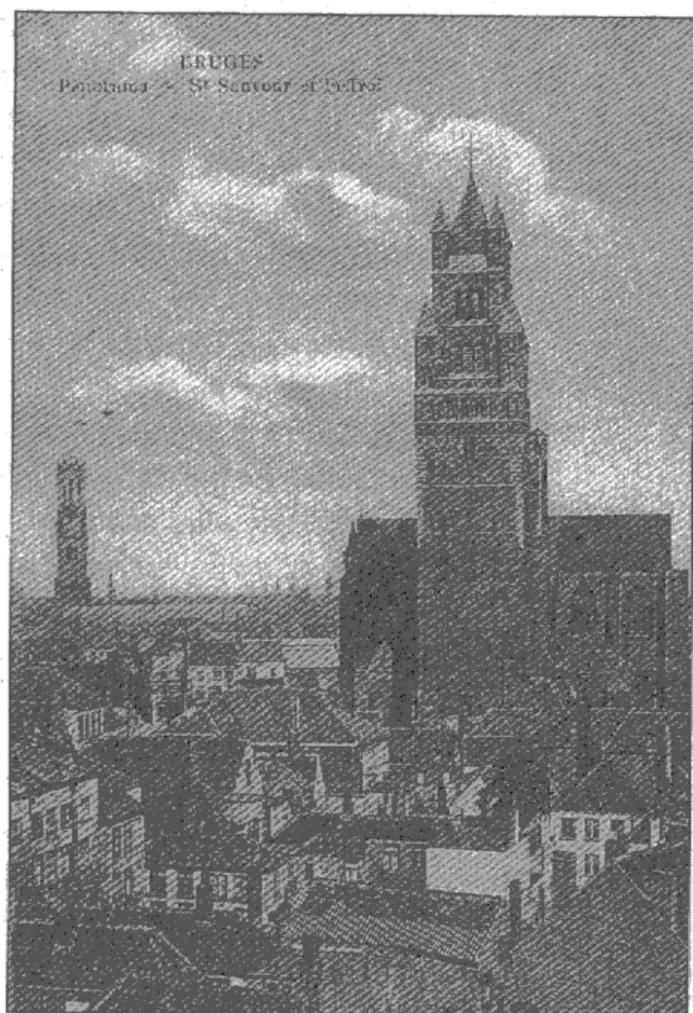
«La ville n'agit jamais à la légère dans sa calme entreprise d'envoûtement. Après l'âpreté du sel, après les embruns venus me poudrer la figure, le cou et les bras, elle dépêchait en surplus sa luminosité, une luminosité si particulière qu'il me fallait aussitôt en redécouvrir les composantes. Car, au lieu d'être minéralisée dans sa propre source d'énergie comme il aurait été normal de l'imaginer, elle agissait avec une fluidité mobile ininterrompue, poussée dans un sens puis dans l'autre par le vouloir capricieux du vent. Autant le savoir tout de suite : en pays flamand, les pulsions du vent désobéissent à la logique. Il se veut arbitraire. Il se sait libre. Il règne sur du plat. Il n'oublie jamais sa sauvagerie originelle. A chaque instant il s'amuse à souffler depuis les quatre points cardinaux à la fois.»

CATHÉDRALE SAINT-SAUVEUR

Au milieu de la Steenstraat, la cathédrale Saint-Sauveur profile sa flèche massive. C'est ici même que Rodenbach situe la noce mystique du carillonneur et de la tendre Godelieve.

Plus précisément dans la chapelle du Saint-Sacrement qui prolonge le chœur de la cathédrale. Un amour consacré sous de bien mauvais auspices. En effet, «parmi les gestes et l'émoi de cet échange d'anneaux, elle n'avait pas pris garde à ses gants qu'elle venait de retirer. Au moment de partir, elle les chercha.

Saint-Sauveur et
Beffroi au loin



Ils étaient tombés à terre. Joris se baissa, les ramassa; alors il remarqua que leurs chaises reposaient sur une de ces dalles funéraires dont la vieille cathédrale de Saint-Sauveur, en maints endroits, est pavée; il y avait là, dans cette chapelle, toute une série de tombes plates en laiton et en pierre, quelques-unes avec des effigies noircies, celle du seigneur, celle de la dame, représentés dans les plis immobiles du linceul, avec des grappes de raisin et des attributs évangéliques, tout autour.

Le tumulte de la Steenstraat, piquetée d'enseignes commerciales, contraste étrangement avec la sérénité qui règne dans la cathédrale de Bruges.

Dans *Maria, Fille de Flandre*, **Maxence Van der Meersch** (1907-1951) s'interrogeait, en 1937!, sur la transformation d'une cité médiévale en ville moderne:

«- Où est-elle, Bruges-la-Morte? demanda Van Oost à Germain. Et de fait, active, pleine de monde, bruyante, avec ses magasins luxueux aux vastes vitrines, ses façades blanches aux stores rayés jaunes et rouges, ses promeneurs, ses touristes badauds, descendus d'Ostende et de Blankenberge, du Zoute et de tout le littoral, son fleuve d'autos et d'autocars, toute une rumeur bruisante et joyeuse, la ville pèlerinage ne méritait plus son nom. Sur la Grand-Place, la même cohue régnait. Des touristes prenaient des photos du beffroi. Cent autos attendaient, alignées autour des statues de Breydel et de De Coninck. Les cafés qui occupent tout le côté nord de la place, et dont les terrasses envahissent le trottoir jusqu'au milieu de la chaussée, débordaient d'une foule cosmopolite, où les toilettes claires des femmes mettaient des taches multicolores et joyeuses, sous les vastes parapluies de plage en couil rouge. Le tourisme et l'auto ont infusé à la cité une jeunesse nouvelle.»

Grand

HOTEL DU
GRAND SABLON

↑ →
Grand Hôtel
du Sablon

réaffecté

La promenade se termine par la Noordzandstraat (rue Nord-Sablon). Au 21 se dresse l'Hôtel du Grand Sablon dont le splendide intérieur fin-de-siècle impose une visite. Georges Rodenbach — tout comme Stefan Zweig, le Sâr Péladan et Maurice Barrès — y a donné plusieurs conférences pour le compte du modeste cercle littéraire L'Excelsior. Le poète de *Bruges-la-Morte* convaincra Stéphane Mallarmé (1842-1898) en personne de venir y parler de Villiers de l'Isle-Adam le 17 février 1890, veille du Mardi Gras. «J'accepte Bruges à n'importe quel prix, si désireux de l'entrevoir», confie-t-il à l'organisateur de la tournée en Belgique.

Si l'auteur des *Divagations* s'est plu à Bruges, on doute que le public provincial ait apprécié sa prestation en demi-teinte. La causerie, couverte un moment par une trompette de carnaval qui passait dans la rue, aurait même déclenché l'hilarité de la salle. Ce qu'il relate sans état d'âme dans une lettre à sa femme : « Conférence bonne, un peu insignifiante, et je tremblais à cause d'une extinction de voix lut-tant avec les cornets du Carnaval... »

Un pastiche, amusant à décrypter, du style précieux de Mallarmé parut peu après dans *Le Journal de Bruges* :

« Impression qui dira qu'un homme qui jusques ici vécut dans le Rêve — de le quitter combien tort eut ! — dégoisant de Casteleyniformes élucubrations sur un autre homme, qui a également vécu dans le Rêve, produisit sur un public, contre l'Ennui et le Sommeil mal armé ? Et que même plaindre se pourront auditeurs guetapendisés d'avoir été, car prévenus ici même et foulititude cependant. Mais de giratoires et zwan-zatrices intentions animés, parce que veille d'un bacchanalique lendemain. Épastrouillés, cependant, était honneste dame — asymptotique aux engarde-metteurs avis de la grande porte-parole, qui avait clamé, au cîmesque accueil du Cœur et du Cerveau — s'intitulant l'auditif daltonisme influencée. Somnolant d'aucuns, rigolaient d'autres, — quand — deusexmachinique diversion — tintinabulèrent les cornet-à-bouquiniques résonances d'un carnavalesque déambulant, fumiste aussi, compère peut-être, et en homérique hilarité s'esclaffa l'auditoire, tandis que planait le Maître dans les éthériques élevées du Rêve. »

Secum saxa finit.

(nдр: signature du rédacteur)

L'article parle d'auditeurs «guetapendisés» venus en «foultitude» bien que «prévenus ici même». En effet, le *Journal de Bruges* avait conseillé à ceux qui «n'aiment pas la plaisanterie, même la mauvaise, de rester chez eux» (sic).

Émile Verhaeren, relatant la conférence bruxelloise de Mallarmé, y est allé d'un portrait-charge désopilant :

«L'entretien de Stéphane Mallarmé est, certes, le plus indiscutablement haut et grand que le Cercle ait entendu. Et voilà pourquoi des cuistres d'une bêtise régulière et tassée dans les plis de leur front ont tâché de l'écraser sous leurs craquements de bottes en s'en allant après une demi-heure, et pourquoi d'autres tellement lourds, après leur dîner, qu'ils semblent digérer du cerveau et non de l'estomac, ont éructé à l'aise des réflexions si grossières que l'on pouvait croire que c'était le porc aux choux avalé vers les sept heures qui appréciait.»

À Verlaine (1844-1896) qui voulait savoir comment les Belges recevaient les conférenciers étrangers, Mallarmé, un rien emphatique, évoqua des «cités d'accueil exquis et triomphal depuis le premier pas jusqu'aux adieux».

En 1892, pour le dixième anniversaire de l'Excelsior, chaque conférencier coucha un texte dans le livre jubilaire. Pour l'heure, Stéphane Mallarmé écrivit un sonnet intitulé *Remémoration d'Amis belges* dont voici quelques vers :

*O très chers rencontrés en le jamais banal
Bruges multipliant l'aube au défunt canal
Avec la promenade éparse de maint cygne.
Quand solennellement cette cité m'apprit
Lesquels entre ses fils un autre vol désigne
À prompt irradiier ainsi qu'aile l'esprit.*

Si l'auteur des *Divagations* s'est plu à Bruges, on doute que le public provincial ait apprécié sa prestation en demi-teinte. La causerie, couverte un moment par une trompette de carnaval qui passait dans la rue, aurait même déclenché l'hilarité de la salle. Ce qu'il relate sans état d'âme dans une lettre à sa femme : « Conférence bonne, un peu insignifiante, et je tremblais à cause d'une extinction de voix luttant avec les cornets du Carnaval... »

Un pastiche, amusant à décrypter, du style précieux de **Mallarmé** parut peu après dans *Le Journal de Bruges* :

« Impression qui dira qu'un homme qui jusques ici vécut dans le Rêve — de le quitter combien tort eut ! — dégoisant de Casteleyniformes élucubrations sur un autre homme, qui a également vécu dans le Rêve, produisit sur un public, contre l'Ennui et le Sommeil mal armé ? Et que même plaindre se pourront auditeurs guetapendisés d'avoir été, car prévenus ici même et foulitude cependant. Mais de giratoires et zwan-zatrices intentions animés, parce que veille d'un bacchanalique lendemain. Épastrouillés, cependant, était honneste dame — asymptotique aux engarde-metteurs avis de la grande porte-parole, qui avait clamé, au cîmesque accueil du Cœur et du Cerveau — s'intitulant l'auditif daltonisme influencée. Somnolant d'aucuns, rigolaient d'autres, — quand — deusexmachinique diversion — tintinabulèrent les cornet-à-bouquiniques résonances d'un carnavalesque déambulant, fumiste aussi, compère peut-être, et en homérique hilarité s'esclaffa l'auditoire, tandis que planait le Maître dans les éthériques élevées du Rêve. »

Secum saxa finit.

(nдр: signature du rédacteur)

Pierre Boulez (1925) a écrit une série de pièces musicales inspirées de ce poème. Elle a pris le titre générique de *Pli selon pli*. Le célèbre compositeur a confié récemment :

«Je lisais à ce moment-là le sonnet de Mallarmé inspiré par son voyage à Bruges... C'était en hiver et il avait vu le brouillard se lever petit à petit, émerveillé par le spectacle de cette ville extraordinaire qui se révélait à lui pli selon pli. C'est exactement la façon dont j'ai créé cette œuvre.»

Le poète parisien de *L'Après-midi d'un faune* tenait en haute estime son confrère belge, comme en témoignent ces quelques lignes :

«M. Rodenbach est un des plus absolus et des plus précieux artistes que je sache. Son art est un art à la fois subtil et précis. Je le compare aux dentelles et aux orfèvreries des Flandres, où la délicatesse du point, l'extrême complication des motifs apparaissent nettement grâce au fini du travail, sont, de par l'habileté de l'artisan, de dessin délié et irréprochable.»

C'est pour le fameux Livre d'or que **Maurice Barrès**, le «jeune député boulangiste de Nancy» (c'est ainsi que le présente *Le Journal de Bruges*) a écrit *Les deux Femmes du Bourgeois de Bruges*. Le **Sâr Péladan** (1859-1918), fondateur de l'Ordre de la Rose + Croix et des fameux salons esthétiques du même nom, dont **Fernand Khnopff** fut un moment la coqueluche, a donné ses impressions sur la ville : «Bruges est mal nommée la morte : la vraie étant celle de l'âme. Elle est mal dite la paisible car la vraie béguine est une passionnée, une fiancée de Monseigneur Jésus...» (sic)

Quelques années plus tard, **Paul Verlaine** descendit également à l'Hôtel du Grand Sablon, en simple touriste. Se souvenant de sa

*«Dans chaque
touriste flânant
le long des
canaux de
Bruges, il y a
un peu de
Rodenbach qui
sommeille.»*

François
Vermeulen

visite à Bruges, l'auteur des *Sagesses* murmura sur un lit d'hôpital, aux derniers jours de sa vie cahotique: «À Leyde mon temps s'est passé à écouter les carillons. J'ai la nostalgie de Bruges et de ses cloches aux sons voilés. C'est si joli les carillons et les cloches»

Le jour de son arrivée, on lui flanque Arthur Daxhelet et l'abbé Hoornaert pour l'initier à la ville. «Cet ecclésiastique m'embête» aurait soupité le Pauvre Lélian.

Le lendemain, Arthur Daxhelet est son seul guide. Après la visite du Béguinage et des églises de Bruges, les deux compères entreprennent de monter au sommet du beffroi. Selon le poète **Francis Jammes** (1868-1938), qui visita Bruges huit ans plus tard, Verlaine se serait expressément arrêté au premier étage du beffroi, refusant de faire un pas de plus, que ce soit pour redescendre ou poursuivre l'ascension. Le tout dans un flot de vociférations dont il avait le secret. Ce n'est que sur la promesse d'un apéro (dans le Nord, Verlaine se soulait de bitter, schiedam ou genièvre...) qu'il consentit à revenir sur le pavé solide de la Grand-Place. Il aurait également joué ce (bon) tour au poète Max Elskamp, à Anvers.

De ces deux journées passées à Bruges, Verlaine a rapporté un plastron de dentelles qui faisait l'objet d'un pari avec sa maîtresse. Du poète, on retiendra cette réflexion éméchée sur la ville flamande: «En attendant, quel beau petit Amsterdam catholique, ce Bruges».

Après avoir admiré la verrière (1908) qui orne l'intérieur du Grand Sablon, l'amateur de souvenirs liés au symbolisme se rendra sur la Grand-Place (n° 33), à la terrasse de la Civière d'Or, face au beffroi: Le cercle littéraire L'Excelsior y avait son siège officiel. Par une curieuse ironie, la taverne a abrité dès 1900 les réunions de l'association Bruges en avant. Celle-ci désirait en finir avec le «mythe» de «Bruges, ville morte» en organisant un accueil touristique enfin digne de ce nom. Dans la

brochure bilingue, le curieux pouvait lire: «Lorsque le poète Rodenbach écrivait *Bruges-la-Morte*, nous n'étions pas très heureux. Il est vrai que cet ouvrage a très largement contribué au succès de notre ville à l'étranger. *Bruges-la-Morte* était cependant une définition injuste de notre ville. La qualification «Morte» ne nous plaisait pas du tout.»

de **André Gide** (1869-1951), qui a connu Georges Rodenbach à Paris, a logé en mai 1911 à l'Hôtel de Flandre, situé près de l'ancienne gare. À l'époque, il s'occupait de la toute jeune Nouvelle Revue Française (devenue depuis la prestigieuse *nrf*). Dans son journal et sa correspondance, il fustige les nombreuses coquilles qui émaillent les premières productions de la *nrf*. Le responsable: l'Imprimeur Verbeke de la Sint-Katelijnestraat (rue Sainte-Catherine), près de Notre-Dame. Pour se consoler de ses déboires typographiques, l'auteur des *Paludes* traduisit du Rilke dans sa chambre d'hôtel...

LE ZAND

La vaste esplanade du Zand constitue le point d'orgue de cette promenade. C'est ici que se dressait jusque dans les années quarante la gare néo-gothique de Bruges. Les nombreux hôtels et brasseries qui enserrant l'esplanade témoignent encore du nombre impressionnant de visiteurs qui débarquaient en ce lieu. En un temps où la voiture n'avait pas encore écrasé le silence de Bruges, les artistes, dont quelques noms ont jalonné cet itinéraire, quittaient par le Zand «le vaste enclos mystique» de Georges Rodenbach.